



Géopolitique de l'Empire romain

2^e édition

Yann Le Bohec

ellipses

Géopolitique de l'Empire romain

2^e édition

Yann Le Bohec

Professeur émérite de l'université Paris-Sorbonne



Conception graphique couverture : Nathalie FOULLOY
Conception graphique intérieur : Bénédicte LE MÉLINAIRE
Mise en pages : Soft Office

ISBN 9782340-120969

Dépôt légal : octobre 2026

©Ellipses Édition Marketing S.A.
8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

Avant-propos

C'est une étrange entreprise que de vouloir faire la géopolitique de Rome, et je ne l'aurais jamais tentée sans l'aimable sollicitation de mon ami Philippe Conrad.

« Étrange », parce que Rome, n'ayant jamais connu la démocratie, n'a pas pu non plus expérimenter de vie politique d'après nos prédécesseurs. Dans les manuels, l'histoire politique se réduit souvent à une étude des institutions, à une enquête de droit public, ce qui est indispensable il est vrai s'agissant des Romains qui attachaient un prix très élevé au droit et aux institutions.

Pourtant, une vie politique a existé, sous la République et sous l'Empire.

La République n'était pas la démocratie ; c'était un régime aristocratique. Mais peut-on croire que les aristocrates ne se divisent jamais ? Qu'il n'y a jamais chez eux de luttes fondées sur des idées ou des intérêts ? Qu'il n'y a pas de clans, groupes d'hommes qui ressemblent à des partis, sans en être ?

L'Empire fut une monarchie, mais pas une monarchie absolue, si tant est qu'un pareil système ait jamais existé. Le souverain a dû composer avec le Sénat, que personne n'a jamais voulu faire disparaître ; il a dû tenir compte des exigences du peuple Romain ; et l'armée s'est invitée dans le débat, la garde impériale des prétoriens à Rome et les légions dans les provinces.

Par la suite, alors que le Sénat et le peuple Romain perdaient de leur importance, les chrétiens et les barbares les remplacèrent comme contre-poids au pouvoir impérial. Les chrétiens voulaient défendre leur foi et contraindre les autres à accepter leur conception de la morale. Quant aux barbares, si beaucoup se trouvaient à l'extérieur de l'empire, au moins jusqu'au début du ^ve siècle, d'autres y sont entrés très tôt et ils se sont

installés dans les provinces de la frontière et surtout dans l'armée. Certains d'entre eux ont même atteint les grades les plus élevés de la hiérarchie militaire.

Et puis, République ou Empire, le fait marquant de cette histoire, ce fut la conquête. Aussi, la géopolitique se transformera souvent en géostratégie.

Introduction

Politique et impérialisme

L'histoire de Rome, c'est la vie et la mort d'une cité qui représenta à double titre une extraordinaire exception dans le monde méditerranéen de l'Antiquité. En effet, si, d'une part, elle a connu deux des trois formes de régimes politiques possibles, la monarchie et l'aristocratie, elle n'a jamais expérimenté la troisième, la démocratie ; ses habitants n'en ont même jamais ressenti la tentation et le mot de démocratie n'existe même pas en latin. D'autre part, petite cité au début, elle est devenue une cité-État puis la capitale d'un immense empire qui a suscité l'étonnement des historiens, ou qui du moins devrait le susciter.

L'aristocratie et la monarchie

La notion de cité est inséparable de l'Antiquité. On appelait alors cité un ensemble formé par une ville et par le terroir qui en dépendait ; elle possédait une armée (mais si elle avait été vaincue, elle perdait à la fois son indépendance politique et ses forces militaires) ; elle avait choisi les institutions qui la dirigeaient ; et elle était protégée par ses dieux. Donc au début de son histoire, Rome fut une cité, petite au demeurant, et qui plus est parfois soumise à l'autorité d'un roi venu d'un monde voisin, l'Étrurie.

Les Romains se débarrassèrent à la fois des Étrusques et de la monarchie, qui resta longtemps odieuse à leurs yeux. Ils se donnèrent alors un régime aristocratique, dans lequel les sénateurs jouèrent un rôle prépondérant comme on le verra, et ils vainquirent à la guerre tous les peuples qui leur furent opposés, quel qu'ait été le régime sous lequel ils étaient placés. Leur communauté devint une cité-État, et elle fut victorieuse de monarchies et de démocraties. Ils finirent par se trouver à la tête d'un empire.

L'empire avait un centre, Rome, vers lequel convergeaient les voies romaines, nombreuses et bien aménagées : « Tous les chemins mènent à Rome ». Tout empire possède une périphérie, délimitée par des frontières, et le monde romain ne fit pas exception. Ces frontières correspondaient, quand c'était possible, à des limites naturelles, des côtes ou des fleuves. Cette périphérie devait être soumise au contrôle des autorités romaines, contrôle direct dans le cas des provinces et indirect pour les protectorats. On remarque que les protectorats étaient transformés en provinces dès que c'était possible ; ils ne représentaient qu'une solution d'attente, quand Rome ne disposait pas de troupes en nombre suffisant. Car Rome a souvent manqué de soldats, surtout de bons soldats.

Dans l'Antiquité, comme de nos jours, les fleuves et la mer remplissaient deux fonctions opposées : tantôt ils unissaient, tantôt ils séparaient. Ils n'empêchaient pas les hommes, les idées et les marchandises de passer, mais ils facilitaient la défense (rien n'est plus délicat à organiser qu'un débarquement sur une berge ou sur une rive). Dans ces conditions, la terre, toujours comme elle le fait à l'heure actuelle, constituait soit un domaine d'accueil, soit une menace.

Le mot empire n'implique pas un type d'organisation politique particulier ; l'histoire a connu des empires dirigés par des aristocraties, des monarchies ou des démocraties. Comme nous l'avons dit, l'empire romain fut élaboré d'abord par une cité aristocratique et ensuite gouverné par une monarchie. Mais les Romains ne firent jamais confiance ni aux rois ni aux peuples (conçus comme démocraties dans ce contexte). Ils ont partout soutenu les élites locales qui le leur ont bien rendu. Sous le Principat, dès le règne d'Auguste, elles adoptèrent avec enthousiasme le culte impérial. L'empereur les soutenait et elles soutenaient l'empereur. Au fond d'eux-mêmes, les notables pensaient ce que Napoléon III proclama bien des siècles plus tard : « L'empire, c'est la paix » ; et ils ajoutaient in petto : « Et la paix, c'est notre prospérité ».

La conquête

Quand il voulut écrire une histoire de la République romaine, André Piganiol intitula son livre *La conquête romaine* ; c'est en effet ce phénomène d'expansion qui domine la période.

Si l'on veut comprendre les motivations des Romains, il faut prendre en compte les mentalités de l'Antiquité et pas les nôtres. Ce peuple n'aimait rien tant que l'ordre et ne haïssait rien tant que le désordre. Ils pensaient qu'il y avait un ordre dans le monde et qu'il fallait le respecter ; ceux qui croyaient que cet ordre universel n'existait pas estimaient qu'il fallait l'établir.

Pour établir l'ordre, les dirigeants procédaient par empirisme. Ils n'avaient pas étudié la politique ni l'économie comme elles sont connues de nos jours. Ils pensaient que le pouvoir politique devait agir à l'intérieur contre les brigands et surtout à l'extérieur contre les barbares. Personne, en revanche, ne leur demandait d'intervenir dans le domaine de l'économie, et ils s'en absteinaient soigneusement.

Ils avaient organisé une armée pour défendre l'empire, au besoin pour conquérir des territoires ; ils disposaient d'une diplomatie non permanente mais efficace, et ils avaient des moyens pour financer leurs dépenses. Le domaine régalien ne concernait donc que deux aspects, l'armée et la politique. Bien sûr, en cas de crise grave, ils pouvaient intervenir hors de ce champ, par exemple dans la vie économique, en distribuant de la monnaie ou en fixant les prix ; mais ils ne le faisaient que pour protéger l'ordre public. Dans tous les cas, ils n'agissaient pas suivant des schémas préétablis, appris dans des écoles, mais de manière empirique.

C'est pourquoi la géopolitique se réduit souvent à la géostratégie. Et donc, la stratégie mérite un examen. Et, s'il est très difficile de faire une histoire purement stratégique de Rome, c'est tout d'abord parce que les dirigeants romains ne raisonnaient pas dans ces termes. Et ils ne raisonnaient pas ainsi parce qu'ils n'en avaient pas les moyens cartographiques et statistiques.

Tout d'abord, ils ne disposaient pas de cartes aussi précises que celles qui existent actuellement. Mais ils en possédaient, contrairement à ce que l'on écrit parfois. Dans Rome avait été affiché un plan de la Ville, « remarquablement précis » (F. Coarelli), la *Forma Urbis Romae*, dessinée à l'époque de Septime Sévère. Par ailleurs, on appelle table de Peutinger un document du XIII^e siècle trouvé chez un érudit de la Renaissance. Il s'agit d'une carte qui représente tout l'empire avec ses grandes routes et ses principales villes. Elle facilitait grandement le déplacement des voyageurs, mais elle n'était pas d'une bien grande utilité pour la topographie et les proportions y sont plus qu'aléatoires. D'autres documents analogues sont attestés par les textes dits « littéraires », comme l'*Itinéraire Antonin*, cité à titre d'exemple.

Et ensuite, ils ne disposaient pas, non plus, de statistiques. Certes, des chiffres sont disponibles, par exemple pour une opération, le *census*, qui est souvent appelée de manière impropre « recensement ». En effet, si le recensement a une finalité économique (les dirigeants veulent savoir comment la population se répartit dans le temps et dans l'espace), le *census* avait un but social (il permettait de répartir les hommes dans les niveaux de la société pour les impôts et pour le service). Il est vrai que quelques géographes et historiens ont eux aussi donné des chiffres. Mais il est difficile d'utiliser ces données, pour deux raisons. Les auteurs ne disaient jamais s'ils incluaient dans leurs estimations les femmes, les enfants et les esclaves. De plus, les anciens n'accordaient pas aux chiffres la même valeur que nous. Quand ils disaient qu'un homme avait 90 ans, ils voulaient simplement dire qu'il était très vieux. Et pour un personnage décédé à 37 ou 38 ans, ils disaient qu'il était mort à 40 ans : ils avaient l'habitude d'arrondir.

Il est néanmoins possible de suivre l'application d'une stratégie empirique qui a évidemment varié suivant les époques, et il conviendra de revenir là-dessus à plusieurs reprises. D'une manière générale, quelques caractéristiques se dégagent. On a discuté l'existence d'une stratégie et d'un « modèle occidental de la guerre », défini par Victor Hanson.

L'histoire de Rome montre que cet État a suivi une stratégie ou plutôt une « petite stratégie », variable suivant les périodes ; elle sera analysée en son temps, dans ses causes, son développement et ses conséquences.

Par ailleurs, s'il n'entre pas dans notre propos de dire si les autres civilisations différaient ou non, il n'en est pas moins possible de définir quelques traits propres à Rome. D'abord, les espaces d'affrontement étaient bien délimités : les deux parties s'efforçaient de ne pas déborder de leur territoire et les moyens disponibles les empêchaient d'étendre les dommages à tout un pays. De même, la distinction entre amis et ennemis était claire. Du point de vue de la géographie, les espaces stratégiques étaient connus. Les éléments tactiques également. Les militaires romains savaient utiliser les fleuves et la mer, et ils n'ignoraient pas qu'ils devaient se méfier des berges et des côtes en cas de débarquement. Ils connaissaient l'utilité des crêtes, des cols et des glacis ; on en fournirait mille exemples.

Il faut encore en revenir aux mentalités collectives. Les Romains n'ont jamais fait de guerre économique, pour les raisons qui viennent d'être énumérées. Ils n'ont jamais fait de guerre idéologique, même s'ils ont installé des régimes aristocratiques chez leurs ennemis ; ils n'agissaient pas ainsi pour des raisons morales ou philosophiques, mais pour des motifs pratiques, parce que les notables municipaux appréciaient leur sens de l'ordre. Ils n'ont jamais fait, non plus, de guerre de religion. Certes, ils ont interdit les sacrifices humains et ils ont persécuté le druidisme et le christianisme. C'est que les sacrifices humains étaient terriblement efficaces, du moins le croyaient-ils, ce qui explique leur extraordinaire hypocrisie, car ils ne se privaient pas d'y recourir au besoin. Le druidisme, mal connu malgré la masse de livres qui lui ont été consacrés, exaltait dangereusement le patriotisme des Gaulois. Quant au christianisme, nous verrons plus loin pourquoi l'État fut amené à le poursuivre. Enfin, l'Antiquité – faut-il le rappeler ? – n'a jamais connu le « pacifisme », la « non-violence » ni aucune des doctrines de ce genre. Ces idéologies, nées à la suite des atrocités vécues par les soldats pendant la guerre de 1914-1918, sont parfaitement anachroniques pour cette époque.

La méthodologie

S'agissant de l'Antiquité, il est évident que les sources présentent des lacunes, et que celles qui sont disponibles ont été lues cent fois et commentées mille fois, surtout par les historiens des XIX^e et XX^e siècles qui faisaient de l'histoire militaire parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, mais qui se moquaient de toute méthodologie. De la sorte, les désaccords sont nombreux et les erreurs banales, même chez les plus grands.

Alors, faut-il désespérer ? Non. Mais il faut savoir ce que l'on sait et surtout ce que l'on ne sait pas. Et l'historien de l'Antiquité doit appliquer des méthodes qui lui sont propres, à base de relecture et de critique des textes, textes des anciens et surtout des modernes. Il verra alors que les Romains, menés par leur Sénat, ont agi par empirisme. Ils ont mené peu de guerres offensives, ce qui ne les a pas empêchés de faire des guerres préventives. Très souvent ils ont été acculés à la défensive. Mais ils avaient un principe : ne jamais négocier en position de faiblesse. Ce qui veut dire ne jamais reconnaître une défaite, se battre et endurer jusqu'au renversement de situation.

Les méthodes de l'historien lui permettront de décrire un processus extraordinaire, et de l'expliquer : comment une petite bourgade, menacée de disparition à plusieurs reprises, a pu se sauver de ses ennemis, puis bâtir un empire, puis le défendre pendant des siècles. Singularité de Rome, l'empire a été conquis par une cité aristocratique utilisant une armée de conscription, puis défendu par un régime monarchique avec une armée de métier. Certes, aucun empire terrestre n'a duré aussi longtemps. Mais ce domaine-monde a fini par être perdu. Et la destruction n'est pas moins intéressante que la construction.

Prélude

Avant l'empire (753-264 avant J.-C.)

Il est difficile d'étudier la période des origines de Rome, car elle est encombrée de légendes, traversée par des hommes différents de nous, aux comportements qui nous paraissent étranges. Par ailleurs, il est extraordinaire que cette Ville (on écrit ce mot avec une majuscule quand il s'agit de Rome) qui a dominé le monde a failli disparaître à plusieurs reprises, attaquée de tous côtés par des ennemis déterminés à la détruire.

Des légendes racontent ces débuts. Elles ont fortement marqué les esprits jusqu'à la fin de Rome ; elles passaient souvent pour de l'histoire. Les modernes, évidemment, sont plus critiques. Ils le peuvent, puisqu'ils disposent de l'archéologie dont les données, à condition d'être bien interprétées, sont incontestables. Le plus étonnant, c'est que les archéologues constatent que les légendes permettent de mieux comprendre les résultats des fouilles et réciproquement. Elles possèdent un fond de vérité.

Deux faits saillants marquent cette première période. D'une part, le monde méditerranéen était partagé entre des États aux régimes divers, et l'on y trouvait les trois cas possibles : monarchie, aristocratie et démocratie, celle-ci étant plus facile à installer dans des cités, structures alors normales (on appelait cité une ville avec le territoire qui en dépendait). D'autre part, Rome était parfois placée sous l'autorité de rois « étrangers », en l'occurrence étrusques.

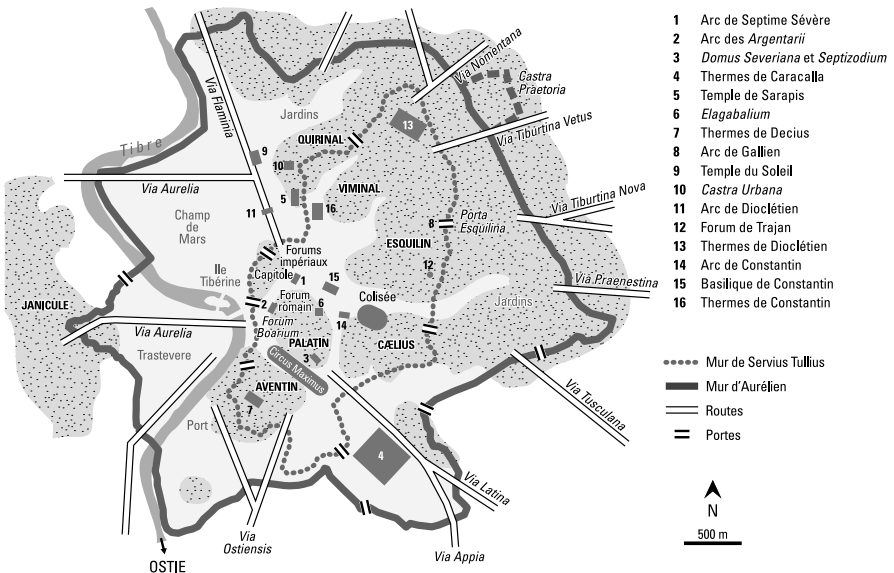
La Ville aux trois collines

Tout le monde croit que Rome est la Ville aux sept collines ; c'est une erreur, comme le montrent une carte et un peu de géologie. Rome se trouve sur la rive gauche du Tibre, à un endroit où le fleuve coule du nord vers le sud ; cependant, les anciens ne parlaient pas de rive droite ni de rive gauche, mais de rive latine et de rive étrusque, parce que l'Étrurie, pays des Étrusques, se trouvait à l'ouest et le Latium, pays des Latins, à l'est. En son milieu se trouve l'île Tibérine, une étroite langue de terre qui facilite le passage entre les deux régions.

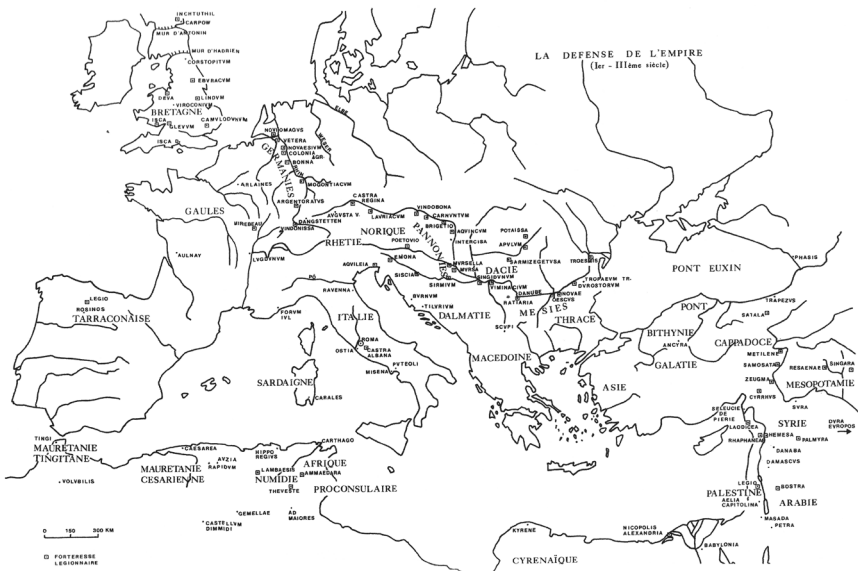
Le Latium est une plaine alluviale, basse et encombrée de marais, où la vie est rendue difficile par les eaux stagnantes qu'il faut drainer ; il avait encore fallu assécher les Marais Pontins entre les deux guerres. Elle est dominée à l'est par une chaîne montagneuse datant du Tertiaire, les Apennins, contemporaine du Jura, des Alpes ou des Pyrénées. Après la surrection de ce relief, des phénomènes volcaniques se sont produits et une langue de lave s'est avancée depuis l'est vers l'ouest, pour s'arrêter à hauteur du Tibre. L'érosion l'a attaquée et elle a isolé trois collines à l'ouest (du nord au sud : Capitole, Palatin, Aventin), laissant un plateau à l'est, les Esquilies, terminé par quatre indentations (du sud au nord : Caelius, Esquilin, Viminal et Quirinal). Une dépression marécageuse, qui correspondait au futur Forum, était encadrée par ces sept reliefs. Depuis cette position basse, effectivement, un homme avait l'impression d'être entouré par sept collines. Mais il n'y a en réalité que trois collines et quatre indentations du plateau. Le Capitole culmine à 46 mètres ; de son côté, la vallée du Tibre descend à 13 mètres.

Le Vatican et le Janicule ne faisaient pas partie de Rome : ces deux hauteurs n'ont été occupées que tardivement, et elles se trouvaient sur la rive étrusque.

Carte 1. Le site de Rome



Carte 2. L'Empire romain aux I^{er}-III^e siècles



La Rome royale

L'archéologie a montré comment avait été peuplé le site de Rome ; ce fut un peu comme le dit la légende. Un Latin, Romulus, aurait voulu créer une ville ; son frère Rémus ayant eu la même ambition, ils se battirent ; le premier tua le second et donna son nom à l'agglomération, Rome, née le 21 avril 753 avant J.-C. d'après la tradition, une légende. Des hommes du voisinage vinrent la peupler ; par la suite, manquant d'épouses, ils enlevèrent les filles d'une communauté proche, les Sabines. Conscients de leur diversité initiale, les Latins et les Romains n'ont jamais prétendu être « purs » ; cette notion n'avait pas de sens pour eux, et, bien au contraire, ils revendiquaient leur diversité initiale.

Après Romulus, trois autres rois latins présidèrent aux destinées de cette première communauté, Numa Pompilius, le prêtre, Tullus Hostilius et Ancus Martius, l'un et l'autre guerriers et législateurs. Puis, trois rois étrusques leur succédèrent, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et enfin Tarquin le Superbe (« l'Orgueilleux »). Ce dernier aurait commis des crimes, notamment en violant Lucrèce, ce qui entraîna une révolution que la tradition date de 509 : les Étrusques furent chassés de Rome et un régime aristocratique instauré.

L'archéologie vient de révéler que le site de Rome a été occupé dès la Préhistoire et jusqu'au début du premier millénaire, mais pas de manière continue (en tout cas, on n'en a pas encore la preuve ; la séquence comporte quelques solutions de continuité). Les traces les plus anciennes actuellement connues remontent au XIV^e siècle. Une deuxième étape est marquée par des fonds de cabanes qui ont été fouillés sur le Germal, petite hauteur attenante au Palatin ; ils ont été attribués aux X^e-IX^e siècles. Mais l'occupation continue ne commença qu'au VIII^e siècle, et on pense en général qu'elle fut le fait de bergers.

Des Indo-Européens, les Italiens ou Italiques, peuplèrent la péninsule au cours du II^e millénaire. Parmi eux se trouvaient les Latins. Au cours du VIII^e siècle avant notre ère, quelques-uns d'entre eux s'installèrent

sur quelques points des sept « collines » de la tradition ; des Sabins, des Étrusques et d'autres hommes venus d'autres communautés avaient construit leurs huttes dans le voisinage.

Ils vécurent tout d'abord dans des cabanes isolées, puis ces demeures se regroupèrent en villages ; enfin, ils drainèrent le forum et instaurèrent la propreté grâce à la *cloaca maxima*, le Grand Égout. Ils dallèrent leur place centrale, le Forum, ils construisirent les premiers temples, puis (seulement : « puis ») les premières vraies maisons. Ce premier urbanisme devait tout ou presque aux Étrusques ; il devait aussi beaucoup aux Grecs, soit directement, soit indirectement par l'intermédiaire des voisins étrusques, eux-mêmes fortement hellénisés. Ces constructions prirent place dans la deuxième moitié du VIII^e siècle ; la Ville est ainsi née. Vers le début du V^e siècle avant J.-C., les importations de céramique étrusque s'interrompirent ; des productions locales ou venues de Grande-Grèce les remplacèrent (on appelle Grande-Grèce le sud de l'Italie, une région dont le littoral était parsemé de colonies grecques). Ce changement de faciès correspond à une révolution économique et politique : les Latins venaient d'expulser les Étrusques ; les nobles arrachaient le pouvoir au roi.

Il serait néanmoins peut-être faux d'imaginer une opposition totale entre Latins et Étrusques : à l'époque archaïque, et pendant longtemps par la suite, les aristocraties des différentes cités étaient très liées les unes aux autres, les économies et les cultures également.

La République menacée

Avant de partir à la conquête du monde, les Romains durent défendre leur existence même. Pendant plus d'un siècle et demi, ils eurent à combattre sans relâche contre des ennemis divers. C'est qu'ils étaient mal entourés, avec les Étrusques au nord-ouest et au nord, les Sabins au nord-est, les Éques au sud-est et les Volsques au sud.

1. Structures politiques et militaires

L'armée qui a sauvé la cité des origines est mal connue. Elle était fondée sur des principes fortement aristocratiques, donc sur une stricte hiérarchie, et sans aucun doute sur une forme de phalange. Chaque soldat payant son équipement, la répartition des hommes au combat se faisait précisément en fonction de ce qu'il pouvait s'offrir. Les nobles servaient à cheval, ce qui était un signe à la fois de distinction et de commandement. Par la suite, les autres se partagèrent entre fantassins lourds, les plus aisés, ceux qui pouvaient payer un armement complet, et fantassins légers, ceux qui, ne pouvant se payer d'armes défensives, se contentaient d'armes offensives. C'est ce principe de hiérarchie qui conduisit les Romains à étaler leur infanterie lourde sur trois lignes, *principes* en première ligne, *hastati* en seconde ligne et *triarii* en troisième ligne. Dans certains conflits, la cité engageait même des hommes sans armes, qui attendaient la mort d'un des leurs pour lui prendre son équipement et poursuivre le combat à sa place. Il semble qu'une classe moyenne ait existé, car les fantassins lourds ne manquaient pas en temps ordinaire.

Cette armée a très tôt montré de réelles capacités en matière de poliorcétique, l'art de défendre les villes (poliorcétique défensive) et de les prendre (poliorcétique offensive). Aussi haut que l'on puisse remonter, la Ville a possédé un rempart, appelé sans vraies raisons mur servien, et donc attribué par la légende au roi mythique Servius Tullius. Et les légionnaires ont su assiéger des villes et les prendre. Ils tenaient ce talent d'un double apport, grec et italique. Comme on l'a dit plus haut, Rome a été très tôt en contact avec l'hellénisme, soit directement par des commerçants et des voyageurs divers venus de Grande-Grèce, soit indirectement par les Étrusques dont la civilisation était hellénisée. Il est par ailleurs difficile de nier une tradition propre, appelée par les savants et les cuistres la castramétation ; c'était l'art de mesurer la terre, de tracer des sentiers, de créer des agglomérations, ce qui impliquait de les protéger par des murailles.

Les Romains ont montré un grand talent dans un domaine où on ne les attendrait pas, celui de la mer. Diodore de Sicile a raconté comment des miracles, de vrais miracles, des interventions divines, leur ont permis

d'apprendre à construire des navires et à les manœuvrer ; c'était, a-t-il dit, à la veille de la première guerre punique, qui a éclaté en 264. Les modernes ont pris pour argent comptant cette fable qui a pourtant le mérite de l'in vraisemblance, et ils ont opposé les Romains, paysans sédentaires et donc vertueux héros dans les batailles, aux Carthaginois, marchands et navigateurs, et donc personnages pervers. En réalité, dès que les Romains sont entrés en contact avec la mer, ils ont compris qu'il fallait la considérer comme un lieu à la fois d'échanges, par le commerce, et de conflit ; il devenait impératif de la contrôler. Le port d'Ostie leur permit d'entrer dans ce monde ; une colonie, la première de l'histoire de la Ville, y fut installée vers 349. Par la suite, ils se créèrent très tôt une vraie marine de guerre. Les navires étaient construits dans les ports italiens ; les marins venaient soit des colonies maritimes, et ils étaient alors citoyens romains, soit des villes alliées de Grande-Grèce. Par la suite, furent créés des *duoviri navales*, expression que l'on peut traduire par « les deux amiraux », en 311, et, des questeurs de la flotte, magistrats chargés de financer les affaires de la mer et capables de commander des escadres, en 267.

Cette armée aristocratique, on l'aura compris, reflétait une société dont elle était l'émanation. Pourtant, il ne faudrait pas imaginer qu'elle correspondait à une pyramide avec quelques riches en haut et tous les pauvres en bas. La société était divisée en deux groupes à fondements socio-politiques, les patriciens et les plébéiens. Les patriciens possédaient le pouvoir politique ; ils étaient les Pères, les *patres*, les chefs des grandes familles, et ils étaient seuls à occuper les postes de sénateurs et aussi les commandements aux armées. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'ils vivaient isolés, dans une bulle. Ils s'appuyaient sur un grand nombre de clients. On appelait client un homme pauvre qui se liait à un riche, son patron : le patron soutenait son client dans toutes les circonstances, surtout par son argent ; en échange, le client l'appuyait aussi chaque fois que cela était nécessaire, par exemple en votant pour lui. Ce contrat synallagmatique (entraînant des obligations réciproques) était reconnu par les tribunaux et sa rupture était sanctionnée, plus durement il est vrai quand elle venait du petit que quand elle venait du grand.

Les plébéiens étaient constitués sur le même modèle ; c'était un regroupement de riches et de pauvres. Les riches étaient des affranchis, des citoyens, des étrangers divers ; eux aussi s'appuyaient sur une masse de clients pauvres. Mais ils étaient exclus du pouvoir politique, ce qui provoquait leur rancœur et entraînait des conflits. Les historiens se battent pour savoir d'où venait cette opposition entre patriciens et plébéiens. À vrai dire, il est impossible de présenter une thèse bien étayée par les sources. Nous supposons (mais ce n'est qu'une hypothèse) que les patriciens descendaient des nobles qui avaient chassé les Étrusques, de ceux qui avaient fait la révolution de 509. Dans ces conditions, il est tentant de voir dans les plébéiens ceux qui avaient appuyé les oppresseurs, en quelque sorte des « collaborateurs », auxquels s'étaient joints des parvenus et des étrangers.

L'histoire politique du V^e siècle et du début du IV^e siècle se réduit le plus souvent à une lente et longue lutte des plébéiens pour obtenir l'égalité. D'après la tradition, le conflit éclata en 494 par le départ des plébéiens qui se retirèrent sur l'Aventin ; en quelque sorte, ils se mirent en grève. En 449, ils obtinrent que la loi soit écrite, ce qui privait les patriciens de leur pouvoir d'interprétation : la loi des XII Tables fut alors gravée. Puis, de décennie en décennie, ils obtinrent les postes les uns après les autres jusqu'à une presque complète égalité. Les modernes, en effet, oublient souvent les sacerdoce. Or les patriciens conservèrent la fonction de Souverain Pontife, le chef de la religion (son titre de *PONTIFEX MAXIMVS* a été repris par le chef de l'Église catholique). Les Romains étaient très croyants, ils en étaient très conscients, et ils disaient même que s'ils réussissaient dans leurs guerres, c'était parce qu'ils étaient le peuple le plus pieux du monde.

Ces conflits intérieurs présentent une particularité étonnante pour les démocrates du XXI^e siècle : ils n'avaient aucun impact sur les conflits extérieurs. Qu'il s'agisse de se défendre ou d'attaquer, tous oublièrent alors pour un temps leurs différends et ils s'unissaient pour s'en prendre à l'adversaire, quel qu'il fût, qui était alors considéré comme l'ennemi commun. C'est là une caractéristique essentielle et très originale des mentalités romaines.

Une autre spécificité de ces mentalités est souvent négligée, à tort car elle explique en partie les succès à la guerre. Alors que tous les hommes, jusqu'à la Renaissance au moins, souvent jusqu'au ^{XX}^e siècle, se méfiaient des innovations et se gardaient de copier ce que faisaient leurs voisins, même s'ils reconnaissaient le mérite de telle ou telle pratique, les Romains ont fait exception dans un domaine, celui de la guerre. S'ils restaient conservateurs dans leur outillage, leur religion, etc., ils finissaient toujours par copier les armes et les tactiques employées par les autres, quand elles leur paraissaient meilleures que les leurs. Dans le domaine militaire, ils manifestaient une étonnante adaptabilité.

2. Le combat pour la vie (509-338)

Deux facteurs incitaient les États contemporains à attaquer les Romains, leur richesse et leur arrogance. Même si les informations sur leur prospérité sont rares, leur aisance est assurée par ces attaques même ; dans l'Antiquité, les humains faisaient la guerre pour le butin, et attaquer des pauvres n'aurait pas eu beaucoup de sens. Par ailleurs, les nobles romains ne rechignaient pas à aller se battre, et, quand ils avaient remporté quelque succès, ils ne pratiquaient pas la modération dans la quête du butin.

La géographie les plaçait pourtant dans une mauvaise position : ils se trouvaient coincés entre les Latins à l'est, sur la rive gauche du Tibre, et les Étrusques à l'ouest, sur la rive droite de cette rivière ; et, vivant sur son cours inférieur, ils s'exposaient, de surcroît, aux coups d'ennemis passant par le littoral et détournés de leur chemin par leur réputation. C'est ainsi qu'ils durent affronter les Étrusques, les Latins et des envahisseurs plus inattendus, du moins pour eux, des Gaulois. Cette période de leur histoire est remplie de récits qui mettent en scène des héros que les modernes ont jugés trop beaux et trop exemplaires pour être vrais. Il est assuré qu'une partie de ces exploits a été embellie par les descendants de ces personnages extraordinaires pour renforcer leur légitimité. Pourtant, il nous semble probable qu'un fond de vérité s'y trouve : les intellectuels du ^{XXI}^e siècle ne doivent pas juger les anciens à l'aune de leur propre conduite ; et les légendes s'appuient souvent sur des réalités déformées, ce qui est généralement admis à l'heure actuelle pour la période des origines de Rome.

Les premiers ennemis furent des Étrusques. Ils voulaient sans doute reprendre le contrôle d'une cité qu'ils considéraient comme leur appartenant. Dès 508 ou 507, le roi Porsenna, protecteur des Tarquins qui avaient été ignominieusement chassés de Rome, marcha sur la Ville avec des troupes. Horatius Coclès réussit à retarder leur avance en défendant un pont, tel le chevalier Bayard sur le Garigliano. Mais il ne put empêcher le siège de la Ville. Un certain Mucius se rendit dans le camp des ennemis avec l'intention d'assassiner leur roi ; mais il se trompa de cible. Arrêté, il fut contraint de plonger la main droite dans un brasier, ce qu'il fit en regardant le roi et en souriant ; il en retira le surnom de Scaevola, « le gaucher », et il est donc devenu pour la tradition Mucius Scaevola. Les Romains disent que son courage fut assez impressionnant pour pousser les Étrusques à demander une trêve ; certains modernes pensent qu'en réalité ils furent contraints d'accepter un retour provisoire de la domination étrusque. La tradition rapporte d'ailleurs qu'ils traitèrent avec leurs ennemis : une partie de leur territoire revint à la ville étrusque de Véies, et ils durent livrer des otages, ce qui est le signe certain d'une reconnaissance de la défaite. Parmi ces otages se trouvait une jeune fille appelée Clélie. Arrivée sur la rive droite, elle échappa à ses gardiens, se jeta à l'eau et rejoignit les siens. Admiratif, Porsenna demanda qu'elle lui soit rendue pour qu'il puisse la libérer lui-même. Ce qui fut fait. Et ce qui montre que les guerriers antiques avaient un système de valeurs qui est peut-être différent du nôtre. Quoi qu'il en soit, les Romains finirent par se débarrasser de Porsenna.

Mais ils n'en avaient pas fini avec les Étrusques qui revinrent en 499 ou 496 (les traditions diffèrent), mais en mettant en avant d'autres ennemis des Romains, les Latins. D'ailleurs, le vieux Tarquin se trouvait avec les assaillants. En face, le dictateur Aulus Postumius Albus menait la bataille qui eut lieu sur les rives du lac Régille. La cavalerie, arme des nobles, permit de remporter la victoire, aidée par l'infanterie.

Les Romains devaient encore compter avec la menace que faisaient peser sur eux leurs voisins et ennemis latins. En 488-486, les Volsques menèrent ainsi plusieurs attaques contre Rome. Un membre de la famille patricienne des Marcii réussit à prendre leur capitale, Corioles ; il en

retira le surnom de Coriolan, sous lequel il est plus connu. Puis, ayant été rejeté par les Romains qui ne voulaient plus lui confier de responsabilités politiques, redoutant son ambition, il passa dans le camp des Volsques, mais sans intervenir contre Rome, à la demande de sa mère. Il mourut dans un triste exil.

En 458, les Èques, une autre fraction des Latins, déclarèrent la guerre aux Romains, et ils bénéficièrent de l'alliance des Sabins. Les sénateurs pensèrent que l'homme de la situation était Cincinnatus, « l'homme aux cheveux bouclés ». Ils envoient une commission le chercher ; les messagers le trouvent derrière sa charrue. Il accepte la mission, et en seize jours il reprend la situation en main, après la victoire du mont Algidé. Puis il retourne à sa charrue. Beaucoup d'Américains voient en lui un précurseur de George Washington, c'est pourquoi ils ont baptisé une ville du nom de Cincinnati.

Les Romains durent encore combattre les Étrusques. En 406, éclata un nouveau conflit, de nouveau contre la ville de Véies. Si Tite-Live assure que la guerre fut déclarée par les Romains, les modernes sont souvent plus sceptiques. Ils pensent que les Véiens ont peut-être voulu reprendre Fidènes et par la même occasion contrôler la route du sel, la *via Salaria*, qui longeait le Tibre. Apparemment, personne n'envisagea une reconquête de la Ville, jadis étrusque. L'appui des dieux, manifesté par des miracles, et le recours à des stratagèmes conçus par le dictateur Camille permirent la prise de Véies en 396.

Cette entreprise ne doit pas être négligée. Comme elle avait duré dix ans, et comme il ne fallait pas laisser aux Véiens le temps de souffler, les légionnaires durent maintenir le siège été comme hiver ; pour leur permettre de rester loin de leurs champs, l'État leur versa une solde. Jusqu'alors, les soldats combattaient gratuitement ; à partir de ce moment, ils furent payés. À vrai dire, ils ne percevaient pas vraiment une solde, mais une compensation pour le manque à gagner causé par l'abandon des cultures. Toutefois, le but initial fut vite oublié.

De plus, la difficulté du conflit contraignit les dirigeants à montrer de la souplesse en politique intérieure. Puisqu'ils avaient partagé les souffrances des patriciens, les plébéiens obtinrent l'égalité avec eux dans le domaine militaire, ce qui était juste. C'était une étape dans un long processus de rapprochement entre les élites des patriciens et des plébéiens.

Autre conséquence de la victoire, Rome s'empara du territoire de Véies et de ceux qui étaient soumis à cette cité, ce qui doublait son domaine. Elle devenait ainsi la plus grande cité du Latium et pouvait donc prétendre au « leadership » au sein de la Ligue latine.

Cette position dominante fut rapidement remise en cause par l'arrivée d'un nouvel ennemi, jusqu'alors inconnu. En effet, des Celtes ou Gaulois avaient peuplé la plaine du Pô, qui ne faisait pas partie de l'Italie à cette époque. Ils furent attirés par la réputation de richesse de Rome (on voit que cette réputation, déjà mentionnée plus haut, n'était sans doute pas usurpée). En 390 (ou 386), ils menèrent un raid contre Rome, balayèrent en route une armée envoyée à leur rencontre, sur l'Allia, et ils mirent à sac la Ville. Les derniers défenseurs se réfugièrent sur le Capitole, la colline où se trouvaient leurs principaux temples. Épuisés de fatigue, les soldats romains s'étaient endormis une nuit où de hardis Gaulois tentèrent de prendre pied sur le rempart. Mais les oies sacrées à la déesse Junon les réveillèrent. Pourtant, ils ne purent que retarder l'échéance. Le chef Brennus exigea, pour partir, une rançon de 1 000 livres d'or (plus de 300 kilos, autre preuve de la richesse de Rome). Comme il appuyait son pied sur la balance, pour obtenir plus que le poids requis, les Romains lui firent remarquer qu'il trichait. Il leur lança alors son fameux *Vae victis*, « Malheur aux vaincus ! ». Les Gaulois repartirent, soit qu'ils aient été chassés par une épidémie, une « peste », soit que leur territoire ait été attaqué par des voisins, soit que le dictateur Camille les ait vaincus : les historiens ne savent pas laquelle de ces explications retenir ; elles sont peut-être justes toutes les trois. Des Gaulois entreprirent un nouveau raid en 367 (ou 361). Cette fois, ils ne purent atteindre Rome et ils furent arrêtés sur l'Anio. Ils tentèrent encore leur chance en 350-349.

Ces entreprises montrent la puissance de Rome, fondée sur sa richesse, sa démographie, l'étendue de son territoire et la redoutable efficacité de son armée. Cette force lui permettait de contrôler la Ligue latine. Dès lors, il devenait possible d'entreprendre de nouvelles conquêtes, et d'aborder un monde nouveau. Après la plaine du Latium et les plateaux de l'Étrurie, ils entrèrent dans le Samnium.

Il ne faut pas imaginer que les Romains suivaient un plan établi de conquête du monde ; plus simplement, et conformément aux mentalités antiques, ils avaient des alliances, plus importantes pour eux que les intérêts matériels, et ils devaient respecter les obligations inscrites dans les traités. C'étaient les nobles qui jouaient le rôle diplomatique le plus important : les aristocrates romains s'entendaient en général très bien avec leurs homologues des autres cités. Mais ces accords étaient, par la force des choses, conclus avec des peuples de plus en plus lointains.

Les Romains se trouvèrent engagés dans le Samnium, pour la première guerre samnite qui dura de 343 à 341. Le Samnium était une partie des Apennins, située au sud-est de Rome. Et la population fournissait de très bons soldats, aussi doués pour le combat face à face que pour la guérilla. Cette montagne élevée n'est coupée que par des vallées rares, étroites et allongées. Autrement dit, il était impossible d'y faire manœuvrer des légions ; les manipules pouvaient seuls y jouer un rôle. Comme tous les peuples de l'Antiquité, et sans complexes, les Samnites pratiquaient le pillage, ils faisaient la guerre pour amasser du butin ; ils se conduisaient ainsi avec d'autant plus d'ardeur qu'ils étaient pauvres. Or, la riche plaine de Campanie s'étalait à leurs pieds et tout le monde savait que des richesses considérables avaient été amassées dans la ville la plus importante, Capoue, connue plus tard pour ses « délices ». Ils entreprirent de l'attaquer et les Romains, alliés des Capouans, prirent la défense de leurs amis. En 341, le tribun militaire Decius Mus les vainquit ; mais il ne put pas poursuivre son avantage car une autre guerre venait d'éclater sur ses arrières.

Rome avait imposé son hégémonie à ses voisins latins, ce qui veut dire concrètement que ces derniers devaient fournir des soldats, du blé et de l'argent pour financer les conquêtes ; mais, au moment du partage du butin, ils ne recevaient que des miettes. Dans ces conditions, on comprend leur

mécontentement. En 340, ils envoyèrent une délégation au Sénat pour lui demander l'égalité entre Rome d'une part et eux d'autre part ; concrètement, ils demandèrent que les plus nobles d'entre eux soient accueillis au sein de l'illustre assemblée. Remplis de cette morgue qui leur a souvent été reprochée, et surtout ne voyant pas pourquoi ils élèveraient jusqu'à eux des inférieurs, les sénateurs refusèrent tout net. C'était la guerre, une nouvelle guerre.

Decius Mus et Manlius Torquatus réorganisèrent l'armée romaine et, une fois encore, les sources signalent des faits extraordinaires ; mais ces exploits, dont la réalité est souvent niée par les modernes, se font de plus en plus rares. À une histoire écrite à la gloire des nobles, succède une histoire plus proche des plébéiens. C'est ainsi que Torquatus fit exécuter son fils pour désobéissance. Et que Decius Mus se sacrifia pour la victoire. Son armée étant en difficulté, il recourut à une pratique rare, la *devotio*. Dans ce cas, le général de l'armée romaine se jetait au milieu des ennemis pour qu'ils le tuent ; auparavant, il avait pris soin d'offrir sa vie pour leur défaite. En le tuant, et sans le savoir, les Latins procédaient eux-mêmes à un sacrifice offert pour leur propre échec. C'était imparable : les dieux ne pouvaient pas refuser, d'autant plus que les Samnites, peu rancuniers ou avides de butin, étaient passés aux côtés des Romains. Les deux consuls, Torquatus et Mus remportèrent la victoire du Vesperis. L'année d'après, le seul Torquatus battit de nouveau les Latins, à Trifanum. La guerre prit fin peu après, et les Latins étaient battus.

La conclusion de la guerre, en 338, prit une tournure extraordinaire ; ce fut une vraie révolution, dont les modernes n'ont jamais mesuré l'ampleur et le côté en quelque sorte aberrant. En règle normale, les vaincus étaient soumis au bon vouloir des vainqueurs, qui les transformaient souvent en esclaves. Pour des motifs mystérieux, sans doute en raison des liens unissant les aristocraties de Rome et des cités latines, cette fois il n'en fut rien, bien au contraire. Au lieu d'être abaissés et humiliés, les Latins furent élevés. Les Romains ont sans doute pensé que c'était là une guerre qui aurait pu être évitée. Certes, le Sénat prononça la dissolution de la Ligue latine. Mais les territoires des cités furent incorporés au territoire de Rome pour former un seul ensemble territorial, et les cités qui le composaient

reçurent des statuts différents, difficiles à décrire en termes simples ; elles devinrent soit municipales soit colonies. Les municipales devaient prendre part aux charges de Rome (*municipium* vient de *munus capere*) et les colonies étaient peuplées de citoyens romains. Le résultat était considérable, extraordinaire : Rome se trouvait à la tête d'un vaste État territorial correspondant au Latium et le nombre de légionnaires possibles se trouvait multiplié dans des proportions inconnues mais non négligeables. En Italie, nul ne pouvait lui résister.

Ainsi se terminait soudainement un long cauchemar. Pendant près de deux siècles, Rome avait en permanence couru le risque de disparaître, sous les coups des Étrusques, des Latins ou des Gaulois. Brusquement, la peur changea de camp. Un nouvel État romain, énorme pour la région et pour l'époque, venait de surgir au cœur de l'Italie. Et le résultat ne se fit pas attendre : alors qu'il avait fallu près de deux siècles pour sortir de la zone de tous les dangers, un demi-siècle suffit pour conquérir l'ensemble de l'Italie (nous rappelons que l'Italie antique se réduisait à la partie péninsulaire de l'État moderne de ce nom, ce qui excluait la plaine du Pô, la Sicile et la Sardaigne). Chaque fois qu'ils progressaient, ils construisaient une route (via Appia, de Rome à Capoue en 312) et ils installaient des colonies pour étendre leur territoire et leur domination.

3. La conquête de l'Italie (338-264)

Maîtresse du Latium, Rome passa à l'étape suivante, une étape étonnamment courte si elle est comparée à la précédente. La guerre, dans ce domaine, présentait des aspects variés : campagnes en montagne, en plaine, et sièges de villes littorales ou intérieures.

Contrairement à une image aimable, l'Italie n'est pas que plages et soleil. Elle est occupée par une montagne jeune, allongée et élevée, les Apennins. Allant de la Ligurie à la pointe de la « botte », elle a été mise en place au Tertiaire –, à peu près en même temps que le Jura, les Alpes et les Pyrénées, et elle compte 220 sommets qui dépassent les 2 000 mètres.

Il n'en reste pas moins qu'elle offre aux navigateurs de longues côtes avec de bons ports ; la nature lui a donné une vocation maritime, qui a été souvent oubliée, et qui a joué dans la guerre contre Carthage.

Le nom, les Apennins, au pluriel, indique bien sa diversité. Du nord au sud, on distingue l'Apennin Ligure, l'Apennin Toscan, les Abruzzes (où se trouve le point culminant, le Como Grande dans le Gran Sasso d'Italia, à 2 914 mètres), puis la partie méridionale divisée traditionnellement en trois, Apennin samnite, Apennin lucanien et Apennin calabrais ; ce dernier est constitué par des massifs isolés, Matese, Vulture, Pollino, Sila et Aspromonte. Le relief explique que l'Italie est un pays froid et humide, avec une faune et une flore de type alpin, surtout dans la partie centrale. La guerre dans ces montagnes ne fut jamais facile.

La montagne abrite dans ses replis trois plaines dominées par les Apennins –, où la richesse et la civilisation se sont développées dès l'Antiquité, la Campanie, le Latium et l'Étrurie. La Campanie, autour de Naples, possède un nom explicite : c'est une « champagne », une bonne terre à blé, où il est possible de faire venir sans difficultés la vigne et l'olivier. Sur la rive gauche du Tibre, le Latium est naturellement moins favorable à l'homme ; cette région marécageuse ne peut pas être occupée si elle n'est pas drainée. C'est là que se trouvent les célèbres marais Pontins, royaume de la malaria, qui couvrent environ 20 000 ha, et qui ne furent définitivement asséchés qu'au temps de Mussolini. Sur la rive droite du Tibre, l'Étrurie, notre Toscane, se présente comme une région riche (oliviers, vignes) et un pays de collines.

Du point de vue politique, il est possible de distinguer trois types majeurs d'organisation. Dans les régions basses, Campanie, Latium et Étrurie, les cités de type aristocratique représentaient la norme ; Rome en était un exemple. Quand la Cisalpine fut intégrée à l'Italie, elle renforça ce camp. Dans les montagnes, Alpes et Apennins, des peuples plus ou moins engagés sur la voie de l'urbanisation, dirigés par des chefs, se partageaient les terres. En Italie du sud, alors appelée Grande Grèce, des cités avec assemblée populaire (*démós*, *ekklesia*), assemblée de notables (*boulè*)

et magistratures diverses (*archai*) étaient partout répandues. Elles étaient cependant bien éloignées du modèle démocratique qu'avait représenté l'Athènes des ^v^e et ^{iv}^e siècle avant notre ère.

Pourtant, ce ne fut pas sans difficultés que Rome s'imposa. La deuxième guerre samnite dura de 326 à 305, et elle ne fut pas faite que de succès. La fondation de la colonie de Frégelles et l'appui donné à l'aristocratie philo-romaine de Naples, contre un peuple philosamnite, provoqua ce conflit. En 324, les Samnites s'emparèrent de Pompéi. Il y eut bien pire. En 321, deux légions furent vaincues au défilé des Fourches Caudines, et elles se rendirent aux ennemis qui les firent passer sous le joug. Les légionnaires reconnaissaient ainsi qu'ils s'étaient conduits comme des bœufs, qu'ils avaient perdu leur virilité. Rome, alors perdante, abandonna Frégelles aux Samnites. Mais un retournement de la situation fut préparé par de nouvelles alliances avec des cités d'Apulie du nord et de Campanie. Les Romains remportèrent une victoire à Ardée en 314 et reprirent Frégelles en 313. Une formidable coalition regroupa de nombreux peuples d'Italie autour des Samnites, Étrusques, Ombriens, Marses, Herniques, Péligniens et Salentins. Ils furent vaincus l'un après l'autre, à Sutrium, dans la forêt Ciminienne, au lac Vadimon, et enfin et surtout à Bovianum en 305.

La troisième (et dernière) guerre samnite dura de 299 à 293. Les Romains connurent encore la victoire aux batailles de Sentinum en 295 et d'Aquilonia en 293.

Pour achever une première étape de leur expansion, il ne leur restait plus qu'à affronter un adversaire dont on disait qu'il était redoutable, Pyrrhus, le roi d'Épire. Comme beaucoup de souverains de son temps, il était obsédé par le modèle qu'avait fourni Alexandre : un grand roi, qui remporte des victoires éclatantes, qui voyage dans des pays exotiques et qui, magnanime, associe les vaincus aux vainqueurs. Excellent général et habile politique, Pyrrhus sut forger une grande armée à partir d'un petit pays. Il prit pour prétexte d'assurer la défense des Grecs d'Italie du sud et de Sicile contre les Carthaginois et les Romains. Il parcourut ces régions et il y remporta des succès qui lui coûtèrent très cher : « Encore une victoire comme celle-là et je suis vaincu » ; ces batailles étaient donc des « victoires à la Pyrrhus ». Il fut contraint au départ. Avant de partir, il aurait prononcé un de ces

mots trop beaux pour être vrais : « Quel superbe champ de bataille nous laissons aux Carthaginois et aux Romains ». En 264, les Romains prirent Volsinies ; l'Italie était unifiée sous leur autorité.

Conclusion

De 509 jusqu'à 340, pendant près de deux siècles, l'existence de Rome a toujours été en suspens : une seule défaite, et la cité pouvait disparaître. Entre 509 et 264, la Ville a connu une crise politique, le conflit entre patriciens et plébéiens ; des réformes faites lentement mais sûrement ont résorbé le mal. De 338 à 264, en un demi-siècle, Rome a conquis l'Italie et constitué un vaste État territorial. Nous avons dit plus haut que ce succès s'explique par trois facteurs : un régime aristocratique qui, imposant aux hommes de s'armer à leurs frais, a conduit à une armée répartie sur trois lignes ; une étonnante adaptabilité aux conditions du combat, à l'adoption d'armes et de tactiques propres aux ennemis ; l'oubli total des conflits intérieurs (patriciens contre plébéiens) quand se présentait un conflit extérieur. Ces constantes sont attestées pendant toute l'histoire de Rome. Il faut ajouter une quatrième caractéristique de cette armée : elle disposait d'effectifs énormes pour l'Antiquité, surtout avec la conquête de l'Italie et après la guerre Sociale ; les années 338 et 88 jouèrent un grand rôle à cet égard. Les chiffres officiels, ceux qui sont fournis par le *census*, sont éclairants : Rome pouvait compter sur 130 000 citoyens en 509, sur 150 000 en 323, sur 262 321 en 293 et sur 970 000 en 69. Ajoutons qu'ils passèrent de 4 à 5 000 000 sous Auguste.

Il était peu probable que Rome s'arrêterait là.

Chronologie : avant les grandes conquêtes

753	Fondation légendaire
509	Révolution, les rois étrusques chassés
508 ou 507	Guerre de Porsenna
499 (ou 496)	Guerre contre les Latins
494	Sécession de la plèbe sur l'Aventin
458	Guerre contre les Étrusques
449	Rédaction de la loi des Douze Tables
406-396	Guerre contre Véies
390	Premier raid des Gaulois
367	Lois liciniennes ; nouveau raid des Gaulois
343-341	Première guerre samnite
338	Conquête du Latium achevée
326-305	Deuxième guerre samnite
312-308	Appius Claudius
299-293	Troisième guerre samnite
287	Lois hortensiennes
281-275	Guerre de Pyrrhus
264	Prise de Volsinies ; conquête de l'Italie achevée

N.B. : les dates les plus anciennes sont très hypothétiques ; les plus récentes (essentiellement après le début du IV^e siècle) sont assurées ; on assiste au passage entre la légende et l'histoire, une transition qui s'effectua progressivement.

Bibliographie

- J.-Cl. Richard, *Les origines de la plèbe romaine*, *BÉFAR*, 232, 1978 (Paris), XX-654 p.
- A.-M. Adam et A. Rouveret, *Guerre et société en Italie aux V^e et IV^e siècles avant J.-C.*, 1988 (Paris), 165 p.
- A. Grandazzi, *La fondation de Rome*, 1997 (Paris), 430 p., et *Les origines de Rome*, *Que sais-je ?* n° 216, 2003 (Paris), 127 p.
- The Cambridge Companion to the Roman Republic*, édit. H. I. Flower, 2004 (Cambridge-New York), XV-405 p.
- K.A. Raafaub, *Social Struggles in Archaic Rome*, 2005 (Malden, MA), XXIX-417 p.
- Cl. Auliard, *La diplomatie romaine. L'autre instrument de la conquête (753-290 av. J.-C.)*, 2006 (Rennes), 339 p.
- A Companion to the Roman Republic*, édit. N. Rosenstein et R. Morstein-Marx, 2006 (Oxford), XXX-737 p.